
« *Machine de Lacan* (Lacan machine) »
ou *l'audition du signifiant*

Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé *l'insistance* de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélatrice de *l'ex-sistence* (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

(Jacques Lacan, « Le séminaire sur « La Lettre volée » »)

1. L'image et l'existence : la pensée lacanienne dans l'histoire de la philosophie

Lorsqu'il s'agit de définir la position de la pensée lacanienne dans l'histoire de la philosophie occidentale, une possibilité serait de la situer dans la lignée de la pensée de l'existence, qui remonte assez loin dans l'histoire, jusqu'au moment du contact de la philosophie avec la religion¹, mais qui a connu une exaltation d'une échelle mondiale au XX^e siècle, sous l'impact de la philosophie heideggerienne. L'originalité de

-
1. « L'existence, je dois dire, que ça a une histoire. C'est pas un mot qu'on employait si aisément, ni volontiers au moins dans la tradition philosophique [...]. Néanmoins, il est curieux que ce terme ait fait son émergence, et son émergence dans un champ que nous appellerons philosophico-religieux. C'est tout à fait dans la mesure où la religion humait, l'humante religieuse, où la religion humait la philosophie que nous avons vu sortir ce mot d'existence, qui semble pourtant avoir eu, c'est le cas de le dire, bien des raisons d'être » (Jacques Lacan, S.XXII (*R.S.I.*), inédit, séance du 14 janvier 1975). Cf. Alain Jurnaville, « Lacan penseur de l'existence », in *I.R.S. – Études lacaniennes*, vol.3 (2004), pp. 4–39.

la position de Jacques Lacan dans cette lignée qui compte de nombreux philosophes importants, consiste tout d'abord dans le fait qu'il a articulé la notion d'« existence » par rapport à une fonction particulière de *l'image*. Si l'homme « existe », c'est qu'il est essentiellement « excentrique »², c'est-à-dire qu'il a son centre en dehors de lui-même. On sait que Lacan a illustré cette « excentricité » du sujet humain par le fameux « stade du miroir » : à l'époque précoce de l'évolution subjective, c'est l'image spéculaire du corps propre qui vient sauver le sujet du morcellement qu'il vit au niveau de la motricité. Mais l'important est que le centre qu'il y trouve est bien instable, dans la mesure où il s'agit là de *l'anticipation* de la maîtrise motrice qui reste encore à venir. En d'autres termes, l'image ne constitue jamais le centre inébranlable, le fondement absolu de la subjectivité, elle est sans cesse contestée et révoquée par la réalité du corps propre dans son mouvement, par sa maladresse effective, et c'est par ce décalage, par cette discordance du réel et de l'imaginaire que l'existence du sujet est ouverte au mouvement qu'on peut qualifier de « dialectique ».

L'image une fois posée et puis révoquée constitue dans ce mouvement dialectique une limite formatrice de la subjectivité humaine et de sa finitude fondamentale. Mais la limite dont il s'agit a ceci de spécifique qu'elle se situe non pas à la fin mais au commencement de la dialectique en question. En effet, il ne s'agit pas que l'image révocable constitue une limite provisoire qui distingue l'intérieur et l'extérieur du champ subjectif, le champ imaginairement accessible d'une part et son dehors de l'autre : de ce côté-là, il n'y a pas de limite qui mérite ce nom, le processus de franchissement pouvant être indéfiniment renouvelé. Mais la véritable limite se trouve au moment de l'institution même de ce système imaginaire, ou de l'apparition de l'image salutaire, qui marque dans la vie subjective une rupture constituant la butée de la subjectivité humaine, si énigmatique et si infranchissable qu'on ne peut la justifier qu'en invoquant finalement des faits d'un autre registre que psychique – en l'occurrence, biologique³ – tout comme le fait Freud

2. E11.

3. C'est « la notion objective de l'inachèvement anatomique du système pyramidal » et « de telles rémanences hormonales de l'organisme maternel », causés par la « *prématuration spécifique de la naissance* chez l'homme » que Lacan évoque lorsqu'il s'agit de préciser ce

dans son « Au-delà du principe de plaisir ».

2. *L'anticipation imaginaire : continuité secrète de Freud à Lacan*

En un sens, Lacan a retrouvé dans le stade du miroir cette limite de la subjectivité que Freud a articulée en termes énergétiques et sous la forme du principe du plaisir et de son au-delà. Il est curieux de voir que Freud est amené à supposer, dans l'appareil psychique qu'il a conçu sur les principes inspirés par la neurologie et par l'énergétique de l'époque, un mécanisme destiné à anticiper sur l'investissement d'origine extérieure et à absorber le choc qui serait causé par une augmentation trop rapide et traumatisante de la quantité investie, mécanisme qu'il considère comme indispensable pour le fonctionnement normal du principe du plaisir, comme si cette anticipation imaginaire était la condition même de la vie régie par ce principe, et que son dysfonctionnement (plutôt que son échec, car elle est destinée à se solder de toute façon par un échec), loin d'impliquer une pure et simple absence de vie, révélait un autre registre de la vie subjective, qu'il appelle « l'au-delà du principe de plaisir »⁴. A l'intérieur de cette perspective que Freud a ouverte

sur quoi se fonde la prévalence de l'image dans le psychisme humain (cf. Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », E96).

4. Il s'agit de la fonction assignée à l'angoisse, qu'il définit comme « pare-stimuli (*Reizschutz*) » (Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, tome XV, Paris, PUF, 1996, p. 298). Cf. « [L]'angoisse comporte quelque chose qui protège contre l'effroi et donc aussi contre la névrose d'effroi » (*ibid.*, pp. 282–283). « L'effroi conserve, pour nous aussi, sa significativité. Sa condition est l'absence d'apprêtement par l'angoisse, apprêtement qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier le stimulus. [...] Nous constatons ainsi que l'apprêtement par l'angoisse, avec le surinvestissement des systèmes récepteurs, constitue la dernière ligne du pare-stimuli » (*ibid.*, p. 303). « Si les rêves des névrosés du fait d'accident ramènent si régulièrement les malades dans la situation de l'accident, ils ne servent d'ailleurs pas par là l'accomplissement de souhait [...]. Nous pouvons toutefois admettre que ces rêves se mettent à la disposition d'une autre tâche qui doit être résolue avant que le principe de plaisir puisse commencer sa domination. Ces rêves cherchent à procéder au rattrapage, sous développement d'angoisse, de la maîtrise du stimulus, elle dont le manque est devenu la cause de la névrose traumatique. Ils nous ouvrent ainsi une perspective sur une fonction de l'appareil animique qui, sans contredire le principe de plaisir, est pourtant indépendante de lui et semble plus originelle que la visée du gain de

dans l'article de 1920, l'investissement anticipatif est l'équivalent de l'image dans le stade du miroir, du moins dans sa fonction, pour autant qu'il constitue la défense contre le réel (que celui-ci se présente comme le corps morcelé ou comme l'intrusion violente de la quantité extérieure), et que c'est le décalage de cette défense imaginaire par rapport au « réel », qui constitue l'épaisseur de ce qu'on appelle ordinairement « la réalité » (« la réalité » se distinguant alors du « réel » en ceci qu'elle est le réel en tant que médiatisé par l'échec de la défense que constitue l'image).

D'une certaine manière, Lacan a repéré dans les comportements observés du jeune sujet cette fonction anticipative et imaginaire, qui n'était par le dernier Freud que pressentie et qui restait à l'état d'une esquisse purement théorique. Mais au lieu de se contenter d'une simple confirmation de la réflexion freudienne, Lacan a su intégrer cette fonction non pas au réseau neural que Freud supposait sous-tendre le psychisme humain, mais à une dimension plus proche de l'expérience psychanalytique, qui est celle du langage.

3. L'image dans le langage : Saussure et Jakobson

Comment définir l'image telle qu'elle fonctionne dans le langage ? Et non pas l'image *évoquée* par le langage ? Pour qu'on puisse se poser cette question, il a fallu toute une innovation de la linguistique, qui eut lieu au cours de la première moitié du siècle passé. Lacan était au courant de cette innovation linguistique contemporaine, à travers trois figures éminentes de la science du langage. La première à nommer en est évidemment Ferdinand de Saussure, ou plus précisément son *Cours de linguistique générale*, qui lui a fourni la notion de signifiant. Que l'unité fondamentale de la linguistique générale soit définie comme « image acoustique » a une importance particulière pour la conception lacanienne du langage, car avec ce changement de perspective, où le langage apparaît non pas dans sa réalisation écrite mais parlée, l'unité linguistique n'est plus conçue comme une entité atomique et auto-

nome qu'évoqueraient les lettres dans l'écriture, mais elle dépend essentiellement de l'intervention subjective et décomposante (que Lacan désigne par le terme de « ponctuation »), apportée par celui qui entend dans la continuité de la parole que Saussure illustre en évoquant l'exemple d'un « ruban » de « chaîne phonique »⁵. Que ce ruban de la parole se compose en réalité d'une série articulée et pourtant ininterrompue de phonèmes ne contredit en rien l'importance de cette remarque. Il importe ici de souligner que ce « ruban » ou cette « chaîne phonique » n'est jamais signifiante en elle-même. Prenons l'exemple d'une série de phonèmes comme [jamamoto] : nous les japonais entendons dans cette chaîne un nom de famille « Yamamoto (山本) » alors que les francophones y verraient plutôt une façon plus ou moins familière de prononcer la phrase : « il y a ma moto » – « Y a ma moto ». Deux *décompositions* sont donc possibles sur cette seule et même chaîne [jamamoto], selon qu'on y suppose une langue japonaise ou une langue française, et c'est cette supposition qui la rend différemment significative. Il y va de même pour la chaîne qui ne semble tolérer qu'une seule décomposition possible, puisque son articulation décomposante, qu'on ne peut trouver dans la chaîne, ne se justifie finalement que dans la référence à une langue qu'on choisit pour la décomposer. Pour autant que le choix de la langue n'en est pas nécessairement commandé de la part de la chaîne prononcée, il dépend en dernière instance de l'acte subjectif, et la chaîne signifiante articulée dans et par l'audition n'est

5. « Au premier abord on est tenté d'assimiler les signes linguistiques aux signes visuels, qui peuvent coexister dans l'espace sans confondre, et l'on s'imagine que la séparation des éléments significatifs peut se faire de la même façon, sans nécessiter aucune opération de l'esprit. Le mot de « forme » dont on se sert souvent pour les désigner – cf. les expressions « forme verbale », « forme nominale » – contribue à nous entretenir dans cette erreur. Mais on sait que la chaîne phonique a pour premier caractère d'être linéaire [...]. Considérée en elle-même, elle n'est qu'une ligne, un ruban continu, où l'oreille ne perçoit aucune division suffisante et précise ; pour cela il faut faire appel aux significations. Quand nous entendons une langue inconnue, nous sommes hors d'état de dire comment la suite des sons doit être analysée ; c'est que cette analyse est impossible si l'on ne tient compte que de l'aspect phonique du phénomène linguistique. Mais quand nous savons quel sens et quel rôle il faut attribuer à chaque partie de la chaîne, alors nous voyons ces parties se détacher les unes des autres, et le ruban amorphe se découper en fragments ; or cette analyse n'a rien de matériel » (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972, p. 145).

rien d'autre que l'image de la subjectivité. La chaîne est comme un miroir où l'image subjective émerge sous la forme de sa ponctuation ⁶.

En effet, le véritable *ouïr*, la véritable *audition* (ces deux mots viennent du même mot latin *audire*) qui rendra cette chaîne effectivement signifiante, ne commence qu'à partir du moment où elle est rapportée à une langue que nous connaissons et qui nous permettra de savoir comment la découper. Cette nécessaire référence à une instance tierce dans l'audition signifiante, cette opération subjective qui doit sous-tendre toutes unités significatives, c'est ce qui est rendu perceptible par le rapprochement que Roman Jakobson a tenté entre la linguistique et la théorie de la communication ⁷ : la distinction de message et de code, introduite par Jakobson dans l'analyse de la communication linguistique, nous a permis de la concevoir non pas comme une transmission des signes univoques et significatifs en eux-mêmes, mais comme un processus d'articulation de cette « chaîne phonique » en « chaîne signifiante », où chaque chaînon, loin d'être autonome, ne s'en définit que dans la référence constante à la dimension du code que nous adoptons.

4. *Le lieu du Logos : Benveniste et Heidegger*

Il s'agit maintenant de savoir comment nous représenter cette instance qu'est le code. Nous nous la représentons souvent comme un ensemble de signes et de règles régissant leur composition, ce qui se résume dans l'image du dictionnaire et du livre de grammaire. Est-ce alors que nous nous référons à ces deux registres essentiellement *grammaticaux* (car ils sont fondés sur une conception atomiste du langage qu'évoque sa réalisation écrite, *grammè*), lors même que nous écoutons ? Il nous semble difficile de distinguer des traces d'une telle référence dans notre expérience auditive, qui n'est pas la décomposition recomposante du message une fois reçu mais un processus qui se

6. On peut se référer avec intérêt au *Wooden Mirror* (1999) de Daniel Rozin, pour se figurer quelle est l'image réalisée par une combinaison d'éléments déjà présents sur la surface. Cf. <http://www.smoothware.com/danny/woodenmirror.html>

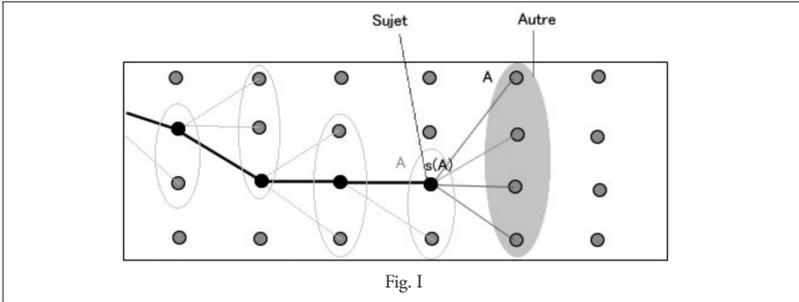
7. Roman Jakobson, « Linguistique et théorie de la communication », in *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963.

déroule essentiellement dans le temps. Un autre modèle est donc nécessaire, pour rendre compte de l'articulation proprement auditive, modèle que Lacan a pu concevoir vers le début des années 50, grâce à une idée apportée par Emile Benveniste.

On sait que ce linguiste français a joué un rôle important dans le débat d'avant guerre concernant l'arbitraire du signe linguistique, débat où il s'engagea avec l'argument de la nécessité, en faisant remarquer dans les discussions du *Cours de linguistique générale* la substitution subreptice de l'objet extérieur au concept dans la notion de signifié, et en affirmant qu'en nous en tenant à la définition du signifié comme concept, c'est la nécessité qui nous apparaît dans le rapport du signifiant au signifié. Or aux alentours de 1950, où l'on constate un certain retour au « sens » dans le domaine de la linguistique, Benveniste propose une nouvelle manière de définir la dimension sémantique, qui consiste à concevoir la signification d'un signe non pas comme référent ni comme concept, mais comme « l'ensemble de ses emplois possibles ». Lacan était à l'époque dans un contact étroit avec lui et il a connu cette conception au plus tard en 1954⁸, pour être amené à considérer que la signification ainsi définie fait partie intégrante de l'expérience même de l'audition.

Dans une langue déterminée, chaque signifiant ne peut être suivi de n'importe quel signifiant. En interrogeant l'informateur de la langue en question, il est possible de savoir quels sont les signifiants qui sont capables de le suivre, et qui ne le sont pas. Ainsi, par rapport à un signifiant donné, se détermine l'ensemble de ses successeurs signifiants possibles (Fig.I). C'est cet ensemble d'enchaînements possibles qui défi-

8. Cf. « Partons de la notion, que la signification d'un terme doit être définie par l'ensemble de ses emplois possibles. Cela peut s'étendre aussi à des groupes de termes, et à la vérité il n'y a pas une théorie de la langue si on ne prend pas en compte les emplois des groupes, c'est-à-dire des locutions, des formes syntaxiques aussi. Mais il y a une limite, et c'est celle-ci – la phrase, elle, n'a pas d'emploi. Il y a donc deux zones de la signification. [/] Cette remarque a la plus grande importance, car ces deux zones de la signification, c'est peut-être quelque chose à quoi nous nous référons, car c'est une façon de définir la différence de la parole et du langage. [/] Un homme aussi éminent que M. Benveniste a fait cette découverte récemment. Elle est inédite, et il me l'a confiée comme une démarche actuelle de sa pensée. C'est quelque chose qui est bien fait pour nous inspirer mille réflexions » (Jacques Lacan, S.I, p. 272, séance du 23 juin 1954).



nit « la signification » selon Benveniste. Or le génie lacanien consiste tout d'abord à avoir pu concevoir, en partant de cette conception, la définition *extensive* du code (Entendez « extensif » au sens logique du terme, dans l'opposition à « compréhensif »). Le code est selon Lacan le « faisceau des emplois »⁹, qui est l'ensemble des enchaînements acceptables de signifiants, et non pas les règles permettant de les générer correctement. Et cet ensemble constitue un réseau où nous retrouvons à chaque point cette structure élémentaire : un signifiant ouvert à ses successeurs possibles. Nous pouvons concevoir par exemple un tel réseau défini par rapport à la langue française, en intégrant toutes les structures de ramifications possibles dans cette langue, et puis par rapport à d'autres langues. Nous pouvons même supposer d'innombrables passerelles entre ces réseaux, étant donné que l'on peut passer à n'importe quel moment d'une langue à l'autre. C'est ainsi que nous pouvons obtenir l'épure d'une structure que nous appellerons avec Lacan « la chaîne signifiante » (Fig.II).

La structure de la chaîne signifiante détermine et délimite la possibilité théorique de l'audition, pour autant qu'elle comporte par définition toutes les auditions de tous les signifiants (y compris leurs combinaisons) en toutes les langues possibles. Lorsqu'elle intervient dans le « discours », soit dans une situation concrète de l'audition où il s'agit pour le sujet de savoir ce que veut dire un autre déterminé, le sujet n'aura pourtant pas affaire à la chaîne signifiante dans sa totalité, mais seulement à une région déterminée de cette immense structure ramifiée, par exemple celle qui correspond à la langue française, en supposant

9. S.V, p. 17, séance du 6 novembre 1957.

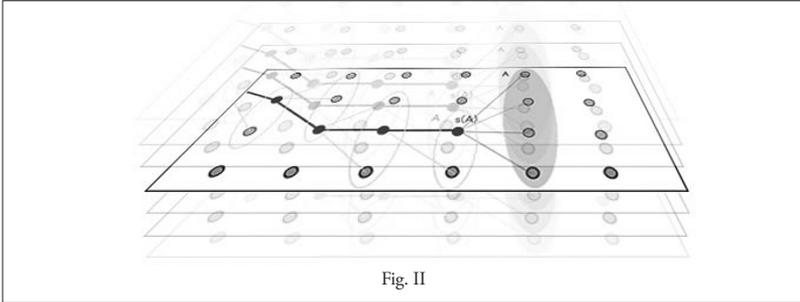


Fig. II

l'interlocuteur francophone. Il est à remarquer qu'à ce niveau, la présence de l'autre est elle-même définie « par extension ». Autrement dit, à l'intérieur de cet appareil conceptuel, l'autre perd sa matérialité concrète pour se réduire à ce qu'il peut vouloir dire. Ou plus précisément, à l'ensemble des successeurs signifiants possibles à la suite du signifiant que le sujet vient d'ouïr. La figure de l'autre linguistique est en quelque sorte découpée sur l'étoffe commune de la chaîne signifiante, et ce découpage de l'autre relève de *l'anticipation*, en tant qu'il s'effectue au-devant du sujet qui se situe, lui, au signifiant qu'il saisit par l'« audition ». Si d'autre part ce découpage est essentiellement *imaginaire*, c'est que le sujet ne peut l'effectuer qu'à sa propre image, en supposant que l'autre adopte le même code que celui qu'il adopte lui-même. En bref, c'est dans cet appareil conceptuel que prend place le moment proprement analytique de *l'anticipation imaginaire*¹⁰, que nous avons mis en valeur dans les réflexions du dernier Freud et du premier Lacan.

Dans une séance du séminaire sur les psychoses, Lacan articule une sorte de double donation telle qu'elle fonctionne dans l'audition concrète, où « un signifiant » entendu sera nécessairement accompagné de *l'anticipation imaginaire* de « ses successeurs possibles ». Pour spécifier le mouvement subjectif dont elle est le ressort, il fait appel au terme de « renvoi » de la signification, en évoquant l'exemple du « langage des signes (*finger spelling*) » (destiné au sourd-muet). Tout en enregistrant la succession de ces signes et leur opposition sans laquelle il n'y aurait pas de succession, le sujet qui la voit peut très bien ne rien comprendre, si elle lui est adressée dans une langue qu'il ignore : elle sera alors « une

10. Voir notre chapitre 11, consacré à une histoire de l'idée d'analyse.

phrase morte », et, pour citer Lacan, « la phrase devient vivante à partir du moment où on l'entend au sens vrai, c'est-à-dire au moment où elle présente une signification »¹¹. Nous allons citer intégralement le passage suivant la partie que nous venons de résumer, car il est capital pour la mise en place complète de l'appareil conceptuel qu'il appelle « la chaîne signifiante ».

Si nous avons bien évité de nous mettre dans l'esprit en principe que la signification se rapporte toujours à quelque chose, si nous sommes bien persuadés que la signification ne vaut que pour autant qu'elle renvoie à une autre signification, il est clair que la vie d'une phrase est très profondément liée à ce fait que le sujet est à l'écoute, et entend avec cette signification qu'il se destine. Ce qui distingue la phrase en tant qu'elle est comprise, de la phrase en tant qu'elle ne l'est pas, ce qui n'empêche pas qu'elle soit entendue, c'est très précisément ce que la phénoménologie du cas délirant met si bien en relief, à savoir l'anticipation de la signification.

Il est de la nature de la signification en tant qu'elle se dessine, de tendre à tout instant à *se former* pour celui qui l'entend. Autrement dit, la participation de l'auditeur du discours, à celui qui en est l'émetteur, est permanente, et il y a un lien entre l'ouïr et le parler qui n'est pas externe, au sens où on s'entend parler, mais qui se situe au niveau même du phénomène du langage. C'est au niveau où le signifiant entraîne la signification, et non pas au niveau sensoriel du phénomène, que l'ouïr et le parler sont comme l'endroit et l'envers, Ecouter des paroles, y accorder son ouïe, c'est déjà y être plus ou moins obéissant. Obéir n'est pas autre chose, c'est aller au-devant dans une audition¹².

Entendre au sens vrai, ce n'est pas entendre seulement le signifiant, mais l'entendre *avec* la signification que le sujet se destine en se référant à un code déterminé. C'est cette double donation, ou cette donation à deux niveaux, l'un actuel (signifiant) et l'autre virtuel (signification « en tant

11. S.III, p. 155, séance du 8 février 1956. Phrase modifiée d'après l'édition ALI.

12. *Loc. cit.* La partie en italique est modifiée d'après l'édition ALI.

qu'elle se dessine »), qui est moteur du mouvement qu'il appelle « renvoi », mouvement où le sujet vient s'insérer, plutôt qu'il n'en est le propulseur. Se livrer à ce mouvement de renvoi, c'est plus ou moins « y être obéissant ». Nous pouvons reconnaître dans cette affirmation un écho bien perceptible de la philosophie heideggerienne et plus particulièrement sa problématique de « *gehören* », avec laquelle Lacan s'est familiarisé en traduisant l'article « Logos » vers le milieu des années 50¹³. On peut même supposer que le concept de chaîne signifiante est inspiré en partie par cet article, du moins dans l'articulation de sa structure élémentaire, mais nous laissons ici la question de côté pour nous demander quelle est la fonction de cet appareil conceptuel dans l'économie des discussions lacaniennes.

L'audition d'un signifiant « entraîne » sa signification, où se proposent ses successeurs signifiants possibles, parmi lesquels intervient l'audition suivante sous la forme du choix d'un signifiant d'entre eux, audition qui « entraîne » à son tour une autre signification, et ainsi de suite. L'audition signifiante se poursuit ainsi comme une sorte de réaction en chaîne, et c'est ce que Lacan entend formuler, en affirmant que la signification ne « renvoie » qu'à une autre signification. « La participation permanente de l'auditeur du discours, à celui qui en est l'émetteur », dont Lacan parle dans le second paragraphe, propose une articulation « intersubjective » du même processus, où l'agencement se réalise sans cesse de la subjectivité auditive à l'altérité parlante, dans la mesure où il s'agit pour le sujet de l'audition de vouloir dire *à la place de* l'autre.

Ainsi l'introduction de l'appareil conceptuel de « chaîne signifiante » nous permet-elle de concevoir l'audition autrement que comme la réception d'unités porteuses de sens. Entendre l'autre parler, c'est avancer à toute vitesse dans le frayage (*die Bahnung*, pour emprunter le terme utilisé dans le premier appareil conceptuel freudien) ramifié de la chaîne signifiante, en poursuivant l'image de l'autre projetée devant nous, et en choisissant à chaque pas l'un des chemins qui se présentent. Il s'agit d'une tentative de topo-logie, au sens de tentative d'articuler un *topos* propre au *logos*, comme c'était le cas dans l'article « Logos » de

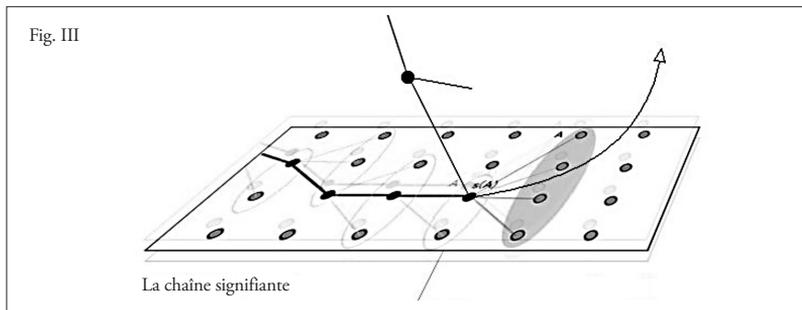
13. Martin Heidegger, « Logos » (tr. par Jacques Lacan), in *Psychanalyse*, no 1, pp. 59–79.

Heidegger. Mais il faut dire qu'avec l'appareil lacanien, nous sommes bien loin de cette image évoquée par Heidegger de moissonneurs qui se rassemblent lentement en rassemblant la récolte¹⁴. Nous sommes plutôt tentés de rapprocher cet appareil conceptuel, qui marche « à deux temps » (comme on dit « moteur à deux temps »), où le sujet traverse à une vitesse vertigineuse deux phases alternatives d'un signifiant et de ses enchaînements possibles, d'une machine non moins conceptuelle, que l'on appelle « machine de Turing (*Turing machine*) » dans le domaine de l'informatique.

5. *La chaîne signifiante en tant que « machine de Lacan (Lacan machine) »*

Cette machine virtuelle, Alain Turing l'a introduite afin de définir les « nombres calculables » (« *computable numbers* ») ou la « calculabilité », soit de distinguer ce qui est susceptible du calcul et ce qui ne l'est pas. De même, la chaîne signifiante constitue une machine que nous proposons d'appeler « machine de Lacan (*Lacan machine*) », qui est destinée à délimiter la possibilité d'une opération, qui n'est plus *le calcul* mais *l'audition*. (En ce sens, à l'instar du titre de l'article où Turing a proposé ce qu'on appelle la machine de Turing : « *On Computable Numbers* », nous aurions pu intituler notre article : « Du signifiant audible ».) Dans chacune de ses deux « machines », il s'agit donc d'articuler une limite abstraite que rencontre nécessairement l'opération subjective, en lui donnant une forme concrète, sans laquelle il serait impossible de la maintenir comme telle. Au lieu d'une bande infiniment longue divisée en cases et d'une « tête » de lecture/écriture capable non seulement de se déplacer le long de cette bande mais aussi de lire et écrire le symbole dans chacune de ces cases, notre « machine de Lacan » est composée d'un réseau infiniment étendu de signifiants enchaînés, et d'un curseur qui court dans ses ramifications, en tant qu'il est une expression ultra-réduite de la subjectivité auditive. Toutes les expériences de l'audition doivent pouvoir s'inscrire dans cet appareil

14. *Ibid.*, pp. 61–63.



conceptuel, sous la forme du mouvement de ce curseur, et tous les énoncés sous la forme de sa trajectoire.

Or tandis que la non-calculabilité est traduite dans la machine de Turing par le *mouvement infini* de la « tête » qui se produit sous certaines conditions, l'au-delà de « l'audible » se définit dans la machine de Lacan par rapport à l'*arrêt* du curseur, provoqué soit par la mise en doute radicale de la présence de l'autre (moment psychotique), pour autant que sa « présence réelle » échappant plus ou moins aux signifiants imaginaires anticipés constitue l'animateur caché de tout le mouvement de « renvoi » qui traverse la chaîne signifiante, soit par la malformation des ramifications signifiantes où s'embrouillent les chemins signifiants (condensation des personnages dans le rêve, « parents combinés »¹⁵, par exemple), bref, autant de causes entravant l'audition d'un signifiant¹⁶.

De toute façon, le sujet qui s'arrête n'est plus tout à fait immanent à la chaîne signifiante (Fig. III). Cela signifie-t-il qu'il en « sort » pour se trouver à « l'extérieur » de la chaîne signifiante ? La question n'est pas si simple, puisque la chaîne signifiante constitue une structure disjonctive par excellence, qui intègre finalement toutes les alternatives, tous les « ou bien... ou bien... », de telle sorte que la distinction de l'intérieur et de l'extérieur, de l'immanence et de la transcendance, doit elle-même faire partie de cette structure. Une question se pose ici pour le sujet dont le curseur ne se renvoie plus, qui est celle de savoir com-

15. On pourrait considérer que les discussions lacaniennes autour du « *vel* de l'aliénation » constituent une tentative d'articuler ces formations à l'aide des dispositifs logiques.

16. Dans *L'identification*, Lacan est amené à mettre en valeur les statuts différents de l'Un, lorsqu'il s'agit pour lui de s'interroger sur l'origine du signifiant.

ment se situer non pas *dans* la chaîne signifiante, mais *par rapport* à la chaîne signifiante, et Lacan s'attaque à cette question, à l'aide de la supposition d'un signifiant privilégié, qu'il appelle « signifiant phallus » (Φ). Il le définit comme le « signifiant particulier qui, dans le corps des signifiants, est spécialisé à désigner l'ensemble des effets du signifiant, comme tels, sur le signifié »¹⁷. L'arrêt du curseur n'implique donc pas l'impossibilité pure et simple de l'opération, comme c'était le cas pour la boucle infinie dans la machine de Turing, mais il ouvre la voie d'une autre audition ou d'une autre tentative d'audition qui se poursuit au niveau supérieur, qui est « l'audition » du signifiant phallus. Tant que nous supposons qu'il existe un tel signifiant, nous pouvons espérer que le signifiant en question *aurait* pour ce qui est « à signifier »¹⁸ (et non pas ce qui est « signifié », car l'accomplissement de la « signification » y reste problématique) la chaîne signifiante dans son ensemble, en se situant lui-même au-dessus de la barre. En tant que tel, le signifiant phallus symbolise l'au-delà de la chaîne signifiante, ou pour parler comme Lacan, l'au-delà de la Demande (car Lacan identifie la chaîne signifiante à la Demande comme telle : le renvoi se réduit finalement au désir du désir déterminé de l'autre au niveau linguistique. En effet, supposer ceci ou cela comme successeurs signifiants possibles dans une audition concrète, ce n'est rien d'autre que de vouloir que l'autre veuille dire ceci ou cela)¹⁹. En ce sens, ce signifiant particulier permettrait au sujet qui l'entend de se repérer à une certaine distance de la Demande que représente la chaîne signifiante, et d'entrer dans un rapport à cette Demande comme telle (ce qui se formule dans la notation lacanienne comme $(\mathcal{S}\diamond D)$)²⁰ ; c'est à partir de cette position que le sujet se trouve confronté à une autre alternative, qui se joue non seulement entre divers signifiants de la demande (oral, anal ou génital, enfin autant de manières de désirer le désir de l'autre²¹), mais aussi entre la vie (soit

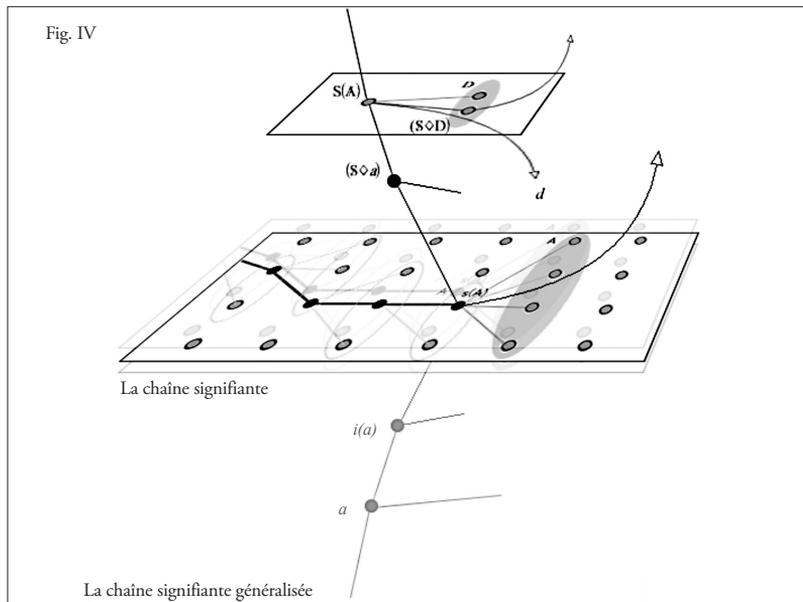
17. S.V, p. 393, séance du 14 mai 1958.

18. *Loc. cit.*

19. Ou plus précisément, le renvoi devient demande dès le moment où le sujet une fois arrêté en assume le mouvement comme tel. Le renvoi se poursuit de manière quasi automatique ; le sujet peut se l'approprier en quelque sorte en se décidant à y plonger.

20. *Loc. cit.*

21. Cf. « Ce que nous voyons effectivement dans l'analyse, c'est que, au cours de la régression [...], le sujet articule sa demande actuelle dans l'analyse en des termes qui nous



rentrer dans la Demande délimitée et cernée par le signifiant phallus) et la mort (c'est-à-dire ne pas y entrer, voire même l'abandonner) (Fig. IV).

Ainsi le sujet à l'écoute du signifiant phallus se retrouve-t-il dans la structure ramifiée, au moment même où il croit en sortir. Cette structure où le sujet s'encadre dans une autre audition est-elle à intégrer à la chaîne signifiante proprement dite, ou faut-il lui accorder un statut spécifique ? Il apparaît clairement que la spécificité de cette structure par rapport à la chaîne signifiante proprement dite, dépend entièrement du signifiant phallus que Lacan identifie au $S(A)$ ²². Mais l'existence d'un tel

permettent de reconnaître un certain rapport respectivement oral, anal, génital, avec un certain objet. Cela veut dire que, si ces rapports du sujet ont pu exercer sur toute la suite de son développement une influence décisive, c'est en tant que, à une certaine étape, ils sont passés à la fonction de signifiant. [/] Lorsque au niveau de l'inconscient le sujet articule sa demande en termes oraux, articule son désir en termes d'absorption, il se trouve dans un certain rapport ($S\emptyset D$), c'est-à-dire au niveau d'une articulation signifiante virtuelle qui est celle de l'inconscient » (S.V, p. 414, séance du 21 mai 1958).

22. « En effet, au-delà de la parole et de la sur-parole, de la loi du père de quelque façon qu'on la dénomme, bien autre chose est exigible. C'est à ce titre que s'introduit, et natu-

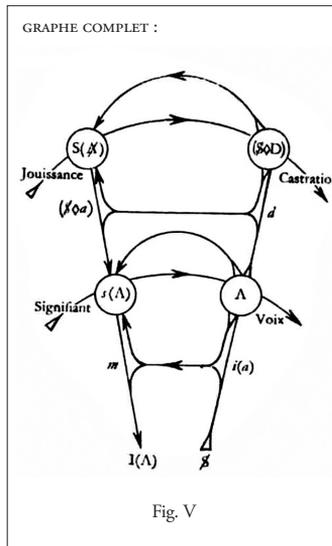
signifiant est loin d'être assurée, en raison des difficultés logiques concernant sa nature auto-référentielle. Lacan suppose d'ailleurs qu'il est même nécessaire que le signifiant phallus ne reste pas à sa première place et qu'il « s'intègre à la parole de l'Autre », pour l'intégration normale du complexe d'Œdipe et du complexe de castration²³. Autrement dit, le sujet a affaire à un élément signifiant essentiellement insituable, essentiellement a-topique, dont l'audition réussie marquerait une limite à l'intérieur de l'audition subjective. C'est cette limite mouvante, si délicate à articuler, avec la question qu'elle entraîne de savoir ce qu'il en serait de l'audition où le signifiant phallus serait accessible dans sa spécificité, qui est représentée par l'homologie des deux étages que Lacan distingue dans le « graphe du désir » (Fig.V).

Avec l'appareil conceptuel de la chaîne signifiante, il s'agit pour Lacan *d'articuler et de représenter une limite*, constitutive de la subjectivité humaine en tant qu'être parlant. Mais cette machine de Lacan, à la différence de la machine de Turing, trace moins la limite entre la

rellement au même niveau où se situe la loi, ce signifiant électif, le phallus. Dans les conditions normales, il se place à un deuxième degré de la rencontre avec l'Autre. C'est ce que, dans mes petites formules, je vous ai appelé $S(A)$, le signifiant de A barré. Il s'agit très précisément de ce que je viens de définir comme étant la fonction du signifiant phallus, à savoir celle de marquer ce que l'Autre désire en tant que marqué par le signifiant, c'est-à-dire barré. » (S.V p. 367, séance du 30 avril 1958).

23. « Comment rendre compte de l'étape nécessaire par où se réalise normalement l'intégration du complexe d'Œdipe et du complexe de castration, à savoir la structuration, par leur intermédiaire, du désir du sujet? Comment cela se produit-il? Vous le trouvez développé sur ce diagramme. C'est par l'intermédiaire du signifiant phallus que s'introduit l'au-delà du rapport à la parole de l'Autre. Mais, bien entendu, dès que cela est constitué, une fois que le signifiant phallus y est en tant que désir de l'Autre, il ne reste pas à cette place, mais s'intègre à la parole de l'Autre, et vient, avec toute la suite qu'il comporte, prendre sa place en deçà, à la place primitive du rapport de parole à la mère. C'est là qu'il joue son rôle et assume sa fonction. [/] En d'autres termes, cet au-delà que nous avons posé pour autant que nous tâchons de délimiter les étapes nécessaires à l'intégration d'une parole qui permette au désir de trouver sa place pour le sujet, reste inconscient pour le sujet. C'est désormais ici que se déroule pour lui la dialectique de la demande, sans qu'il sache que cette dialectique n'est possible que pour autant que son désir, son véritable désir, trouve sa place dans un rapport, qui pour lui reste donc inconscient, au désir de l'Autre. Bref, normalement, ces deux lignes s'interchangent. [/] Du seul fait qu'elles doivent s'interchanger, il arrive dans l'intervalle toutes sortes d'accidents. Ces accidents, nous les rencontrerons sous diverses formes » (S.V, pp. 367-368, séance du 30 avril 1958).

possibilité et l'impossibilité, que celle entre deux registres différents de l'opération en question, ce en quoi il reste fidèle à l'opposition freudienne du principe du plaisir et de son « au-delà », et même à l'opposition heideggerienne d'« ouïr le mortel qui parle » et d'« être à l'écoute du lais où se lit ce qui s'élit »²⁴. L'audition de la chaîne signifiante proprement dite est à celle du signifiant phallus ce qu'un système axiomatique est à un autre système généré par la modification de l'un de ses axiomes, comme c'est le cas pour la géométrie non euclidienne par rapport à la géométrie euclidienne. Dans le cas présent, la



modification d'axiome porte – nous nous contentons ici d'ouvrir une perspective – sur le statut de l'Autre et plus particulièrement de son désir (ou bien le sujet est certain que l'Autre désire et ne s'intéresse qu'à *ce qu'il désire*, ou bien il n'en est plus certain mais il maintient tout de même le désir de l'Autre, ce qui implique l'assomption de son propre désir du désir de l'Autre), et c'est la modification à ce niveau qui entraîne celle de la structure même de ramification : dans la chaîne signifiante proprement dite, le choix auditif se fait entre des termes indépendants l'un de l'autre, alors que s'agissant du signifiant phallus, une telle « indépendance », en tant qu'elle implique la présence simultanée des termes à choisir, est l'enjeu même de l'audition, pour autant qu'il n'y aura même pas d'audition, si l'un des termes, la chaîne signifiante comme telle, ne se présente comme une totalité close – ou pour employer l'expression de Lacan, comme « l'univers du discours »²⁵ – ce

24. Martin Heidegger, « Logos », *ibid.*, p. 78.

25. Lacan introduit cette expression de « l'univers du discours » pour affirmer qu'il n'existe pas. Cf. « Le propre de l'ensemble des signifiants », je vous le montrerai en détail, comporte ceci de nécessaire, si nous admettons seulement que le signifiant ne saurait se signifier lui-même, comporte ceci de nécessaire qu'il y a quelque chose qui n'appartient pas à cet ensemble. Il n'est pas possible de réduire le langage, simplement en raison de

qui est bien problématique.

Une partie importante des efforts théoriques de Lacan a été consacrée à l'éclaircissement de la problématique qui a pu se formuler grâce à cette « machine ». En effet, c'est à la suite de la mise en place de cet appareil conceptuel qu'une conception proprement lacanienne de la *surface*, essentielle à représenter la limite, sera élaborée dans deux séries de réflexions, qui mobilisent respectivement les objets topologiques (sphère, tore, le *cross-cup*, etc.) et les dispositifs visuels (l'appareil optique à deux miroirs plat et concave, le tableau en perspective, le cadre, etc.). L'articulation logique du choix qui s'offre dans l'audition sera apportée dans ses références aux discussions logico-mathématiques modernes, références qui s'organisent autour de deux questions, d'abord celle de l'origine de « l'Un » signifiant, dont l'éclaircissement est amorcé au début des années 60 dans les références aux fondements des mathématiques, et puis celle d'un type particulier de jugement disjonctif qu'il formule en 1964 comme « le *vel* de l'aliénation », laquelle est pourtant bien présente dès le séminaire sur le désir et son interprétation (1958–59), soit juste après l'élaboration du graphe du désir, jusqu'au séminaire sur la logique du fantasme où il reprendra ce *vel* de l'aliénation, voire au séminaire intitulé « D'un Autre à l'autre » (1967–68), où il propose une analyse approfondie du pari pascalien, auquel il ne cesse de se référer depuis 1965. En fin de compte, il nous semble possible de relire l'ensemble des travaux lacaniens, comme la tentative de *faire une théorie générale de la chaîne signifiante*, ce qui se trouve initié par la mise en place de cette *machine de Lacan*.

ceci que le langage ne saurait constituer un ensemble fermé ; autrement dit : qu'IL N'Y A PAS D'UNIVERS DU DISCOURS » (Jacques Lacan, S.XIV(*La logique du fantasme*), la séance du 16 novembre 1966).